

# La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par  
E. D. FORGUES

TROISIÈME ÉPOQUE

LE RÉCIT EST CONTINUÉ PAR WALTER  
HARTRIGHT

VII

— J'entends faire de ceci un document remarquable, dit-il en me regardant pardessus l'épaule, tandis qu'il entassait et numérotait ces feuillets encore vierges. J'ai la grande habitude des compositions littéraires. Une des plus rares qualités intellectuelles qu'un homme puisse posséder est le don précieux de classer ses idées. Privilège immense ! J'en suis investi. Et vous monsieur ?..

Il parcourut la chambre en long et en large jusqu'à l'arrivée du café qu'il avait commandé, se fredonnant à lui-même quelques passages d'opéra, et de temps en temps se frappant le front de sa main ouverte, comme pour indiquer le moment où le classement de ses idées rencontrait quelque obstacle.

L'audace inouïe avec laquelle il s'emparait de la situation où je l'avais placé, pour en faire le piédestal de sa vanité toujours prête à s'étaler aux regards, m'étonnait malgré moi, et pour ainsi dire de haute lutte. Malgré le sincère dégoût que cet homme me faisait éprouver, la force prodigieuse de son caractère, alors même qu'elle se manifestait de la façon la plus triviale, m'impressionnait en dépit de moi-même.

Madame Fosco, en personne, emporta le café. Il lui baisa la main par manière de remerciement, et la reconduisit jusqu'au

seuil de la porte ; puis il revint se verser une tasse de café, qu'il emporta sur le bureau.

— Vous en offrirai-je, monsieur Hartright ! dit-il avant de s'asseoir.

Et comme je refusais :

— Comment, dit-il avec gaieté, vous avez peur du poison ? Certes, ajouta-t-il en s'installant devant le bureau, le génie anglais, dans sa sphère plus ou moins bornée, ne manque pas de valeur ; mais il a un grave défaut, — c'est de porter la précaution là où elle n'a que faire...

Il trempa sa plume dans l'encre, plaça devant lui la première bande deson papier que sa large main plaqua bruyamment sur le bureau, s'éclaircit la voix comme s'il allait chanter, et commença son travail. Il écrivait à grand bruit et fort vite, en caractères si gros et si hardis qu'il arrivait au bas de chaque feuillet deux minutes à peine après avoir tracé la première ligne. A mesure qu'il en terminait un, il le lançait derrière lui, de côté ou d'autre, pour en débarrasser le bureau.

Quand sa première plume fut fatiguée, il la jeta aussi sur le parquet, et saisit au hasard une de celles qui étaient éparées autour de lui.

Bande après bande, par douzaines d'abord, puis par cinquantaines et par centaines, tombèrent successivement derrière son épaule, à sa droite et sa gauche, jusqu'à ce qu'il se trouvât englouti dans cette espèce d'avalanche amoncelée autour de son fauteuil. Les heures succédaient aux heures, — je continuai à veiller, assis, tandis qu'il continuait à écrire, assis comme moi.

Jamais il ne s'arrêtait, si ce n'est, de temps à autre, pour avaler une gorgée de café ; puis, quand il n'y en eut plus, pour se frapper le front par un mouvement inspiré. Une heure, puis deux heures, puis trois, puis quatre sonnèrent l'une après l'autre, et la neige de petits papiers ne cessait de s'abattre autour de

lui ; et la plume infatigable grattait incessamment les pages du haut en bas ; et le blanc chaos de manuscrit s'élevait, et s'élevait encore aux pieds du fauteuil.

A quatre heures du matin, j'entendis tout à coup un grincement de plume accompagné de quelques éclaboussures, le tout indiquant le paraphe mirifique dont la signature du comte était ornée.

— Bravo ! s'écria-t-il bondissant hors du fauteuil avec l'activité d'un jeune homme, et m'adressant un hardi regard qu'accompagnait le sourire de l'orgueil triomphant.

Voilà qui est fini, monsieur Hartright ! m'annonça-t-il en appliquant sur sa large poitrine un coup de poing réparateur ; fini à ma satisfaction profonde, — et à votre profonde surprise, j'ose le croire, quand vous lirez ce qui est écrit là. Le sujet me semble épuisé ; mais l'homme, — Fosco, — ne l'est pas encore. Je vais procéder au classement de ces feuilles et à leur lecture, celle-ci très-expressément réservée à vos oreilles, et à elles seules...

Quatre heures viennent de sonner ? A merveille ! Arrangement, révision, lecture, de quatre à cinq. Un petit somme pour me remettre, de cinq à six. Dernière préparation, de six à sept. De sept à huit, l'affaire de l'agent. A huit heures, en route. Voilà le programme !..

Il s'assit, à ces mots, sur ses talons, par terre, au milieu de ses papiers ; armé d'un poinçon et d'un morceau de ficelle, il les mit en ordre et les réunit ; puis il les revisa, et en tête de la première page, prit soin d'inscrire tous les titres honorifiques qui relevaient à ses yeux son mérite personnel ; enfin, il me lut le manuscrit, à voix haute, avec une emphase théâtrale et une profusion de gestes non moins dignes de la scène.

Le lecteur sera bientôt à même de se faire une opinion sur ce document. Tout ce que j'en veux dire ici, c'est qu'il répondait parfaitement à mes vœux.

Il écrivit ensuite pour moi l'adresse de

son loueur de voitures, et me remit la lettre de sir Percival. Elle était datée du Hampshire, le 25 juillet ; et elle annonçait, pour le 26, l'arrivée de " lady Glyde " à Londres. Ainsi le même jour (25), où le certificat du médecin attestait qu'elle avait succombé à Saint-John's Wood, le témoignage de sir Percival lui-même établissait qu'elle était vivante à Blackwater, et se préparait à voyager le lendemain.

Qu'on obtint une fois du loueur de voitures la preuve que ce voyage s'était accompli, et il ne manquait plus rien à notre démonstration.

— Cinq heures et quart ! dit le comte en regardant à sa montre. Le moment est venu de réparer mes forces par un petit somme. Vous avez pu remarquer, monsieur Hartright, que je ressemblais, de ma personne, au grand Napoléon. J'ai aussi, de cet homme immortel, la faculté de dormir quand je veux. Veuillez me permettre de m'absenter un instant. Je vais convoquer madame Fosco pour charmer votre solitude...

Sachant aussi bien que lui qu'il convoquait madame Fosco afin de s'assurer que je ne profiterais pas de son sommeil pour quitter la maison, je me gardai bien de lui répondre, et m'occupai de réunir en dossier les papiers qu'il venait de me remettre,

La dame arriva bientôt, aussi froide, aussi pâle, aussi venimeuse que jamais : — Veuillez, mon ange, dit le comte, distraire de votre mieux M. Hartright !... Il lui avança un fauteuil pour la seconde fois il lui baisa la main, alla s'étendre sur un sofa, et, en moins de trois minutes, se trouva plongé dans un sommeil aussi paisible et aussi plein de béatitude que celui de l'homme le plus vertueux dont se puisse constater l'existence.

Madame Fosco prit un livre sur la table, — s'assit, — et me regarda fixement, avec toute la malice vindicative d'une